

Correspondance littéraire, philosophique et critique,
revue sur les textes originaux comprenant ... les fragments supprimés en 1813 par la censure,
les parties inédites conservées à la bibliothèque ducal de Gotha et à l' Arsenal de Paris,
par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc.

Tome cinquième

Mars 1762.

p. 55-59.

p. 55.

- MM. de Buffon et Daubenton nous ont donné sur la fin de l'année dernière les huitième et neuvième volumes de leur Histoire naturelle. Dans les premiers de ces volumes vous trouverez l'histoire et la description du *Cochon d'Inde*, du *Hérisson*, de la *Musaraigne d'eau*, de la *Taupe*, de la *Chauve-souris*, du *Loir*, du *Lérot*, du *Muscardin*, du *Surmulot*, de la *Marmotte*, de l'*Ours*, du *Castor*, du *Raton*, du *Coati*, de l'*Agouti*. Le second de ces volumes, outre trois discours sur les animaux de l'ancien continent, sur les animaux du nouveau monde, et sur les animaux communs aux deux continents, contient l'histoire et la description du *Lion*, des *Tigres*, de la *Panthère*, de l'*Once* et du *Léopard*, du *Jaguar*, du *Couguar*, du *Lynx* ou *Loup-Cervier*, du *Carocal*, de l'*Hyène*, de la *Civette* et du *Tibet*, de la *Genette* et du *Loup noir*. Vous trouverez dans le travail de M. Daubenton l'exactitude ordinaire de ce sage et habile observateur, et dans les morceaux de M. de Buffon, cette élévation et cette harmonie de style qui lui ont fait une si grande et si juste réputation. Mais ce qu'on voit aussi c'est que la science de la

p. 56.

nature n'est pas assez avancée, et que les observations et les faits manquent partout. Il paraît qu'un aussi excellent que M. de Buffon devrait partir de ce principe, que tout son travail devrait se réduire à nous dire : Voilà ce qu'on sait de tel animal, voici ce qui nous restait à en savoir. Ensuite le philosophe proposerait ses idées comme de simples conjectures, parce qu'elles ne sauraient autre chose, et non comme des vérités démontrées dont il n'est plus permis de douter. Je conçois à merveille la passion des systèmes dans les esprits médiocres ; mais je ne puis la concevoir dans un homme du mérite de M. de Buffon, et qui a d'ailleurs de si grandes vues et la tête si philosophique. Ici M. de Buffon établit d'abord pour principe que la nature est moins énergique dans le nouveau continent que dans le nôtre ; que tous les animaux ainsi que l'homme du nouveau monde sont ou plus petits ou plus faibles que leurs espèces ne le sont dans notre ancien continent. Si cette observation est vraie, elle est grande et belle. Mais vous voyez quelle multitude incroyable de faits, et combien de siècles d'expérience il faudrait pour accorder à cette observation un certain degré de vérité. Ensuite M. de Buffon prétend qu'on ne trouve d'animaux communs aux deux continents que les animaux septentrionaux, parce qu'eux seuls ont pu passer par le nord, de l'ancien dans le nouveau continent, au lieu que les animaux des zones brûlantes de l'Afrique et de l'Asie, n'ayant jamais pu vivre dans le nord de notre continent, n'ont pu se faire aucun passage pour pénétrer dans le nouveau, et M. de Buffon en infère qu'en effet on ne trouve aucun de ces animaux en Amérique. Quel est l'observateur, le naturaliste ou le voyageur, qui, avec des connaissances si imparfaites que celles que nous pouvons avoir sur tous ces objets, osât

avancer une assertion si générale ? Encore une fois, on ne devrait pas l'attendre d'un aussi bon esprit que M. de Buffon. S'il y avait deux ou trois mille faits pour garants de ce système, il faudrait encore le proposer avec défiance, parce que, pour renverser tout ce bel édifice, il ne faut qu'un fait contraire, et ce fait contraire peut être connu demain. Alors on se moque de la vanité du philosophe qui nous donnait ses chimères pour des lois invariables de la nature. Qui peut, en effet, être assez audacieux pour pénétrer les lois et les ressorts d'un globe dont nous

n'avons quelques notions que depuis cinq ou six mille ans ; notions imparfaites, défigurées par des mensonges, des fables, des absurdités de toute espèce ?

Pour prouver que les animaux méridionaux de l'ancien continent n'ont pu passer en Amérique, M. de Buffon raisonne ainsi : « Nous ne pouvons supposer de passage de l'ancien au nouveau continent que par le nord. » Or les animaux méridionaux n'ont jamais assez approché du nord pour tenter ce passage, parce que leur naturel ne comporte pas le froid de ces climats. Donc ils n'ont jamais pu passer en Amérique. Ce raisonnement paraît spécieux ; mais quand on lit un fait attesté par les meilleurs observateurs, savoir qu'en Sibérie, qui est un des pays les plus froids du Nord, il se trouve des ossements des plus gros éléphants des climats chauds de l'Asie, on a droit de demander à M. de Buffon par quel hasard il ne se trouve point d'éléphants en Amérique : car, puisque ces animaux ont pu exister en Sibérie, rien ne les empêchait de passer dans le nouveau continent par le passage que M. de Buffon leur a laissé libre, et de regagner dans ce nouveau continent les climats chauds qui conviennent à leur naturel. Ce n'est pas au moins le froid des pays septentrionaux qui met un obstacle invincible à ce passage, puisque nous trouvons tout auprès de ce passage dans le pays le froid de l'ancien continent des vestiges indubitables de l'existence des animaux les plus méridionaux dans ce climat dur et rigoureux. Quelle folie, quelle faiblesse, quelle pauvreté malheureusement inséparable de la nature de ce petit animal orgueilleux qu'on appelle homme, d'élever sur deux ou trois faits qu'il peut savoir au bout de plusieurs siècles de recherches, un édifice que le souffle d'un enfant peut renverser, et dont la masse informe, appuyée par des roseaux, fait pitié au vrai philosophe !

La véritable histoire naturelle du monde est encore à faire. La plume de M. de Buffon serait bien propre à cet ouvrage ; mais il serait à désirer que sa tête fût aussi sublime que son style. Cette histoire ne consisterait qu'en faits qui (malheureusement sont en trop petit nombre, les observations manquant partout), en conjectures, en vues grandes et profondes. Tous les peuples hauts de l'Asie et de l'Europe orientale se vantent de l'antiquité la plus reculée, et ont une chronologie qui remonte-

p.58.

à un temps immémorial. Les peuples de la Grèce, de l'Égypte, des pays bas et humides, ne comptent que depuis six mille ans. Ils parlent tous d'un déluge. Suivant leur mythologie, l'homme est pétri de limon ; il est pétri de limon ; il est sorti de l'eau. Il y a grande apparence que dans ces contrées le genre humain a été anéanti par l'eau, il y a environ six mille ans ; que c'est vraisemblablement cette révolution du globe qui a formé la mer Méditerranée, et que le globe ayant pris cette nouvelle consistance, les terres adjacentes se sont repeuplées ; qu'il est resté dans la mémoire des hommes des idées confuses de ces terribles révolutions ; qu'ils ont bâti sur ces notions leurs fables, leurs mythologies, leurs religions et leurs cultes dont nous n'aurons jamais qu'une clef bien imparfaite. Historiens de la nature, ne faites point de système là-dessus. Présentez ces faits et ces conjectures avec la noblesse et la simplicité qu'ils exigent, et votre tableau frappera par sa grandeur toutes les têtes faites pour penser, et vous

serez le philosophe de tous les siècles. Surtout ne vous faites jamais interprètes de la nature, et soyez persuadés qu'un enfant qui ne sait que balbutier n'est point fait pour pénétrer dans ses mystères. Les entrevoir, les deviner, être frappé de leur grandeur, voilà tout ce qui est permis à l'esprit humain. En fouillant dans les entrailles de la terre, nous trouvons en Europe, sur des pierres et des ardoises, les empreintes des plantes qui ne croissent qu'à l'extrémité de l'Asie. Expliquez-moi ce fait-là, ou, vous voulez être bien ridicules, bâtissez un petit système là-dessus. J'ai dit que des faits manquaient partout. Non-seulement les faits généraux ont échappé à l'homme, qui est ordinairement travaillé de superstition et de terreur lorsqu'ils arrivent ; mais les faits particuliers lui sont aussi inconnus. En lisant les deux volumes de M. de Buffon, vous vous apercevrez à tout moment que nous ne savons rien de précis de l'histoire et des mœurs de la plupart des animaux dont il traite, et, après avoir lu leur article, on ne les connaît pas plus distinctement qu'auparavant : preuve certaine qu'il reste encore une grande quantité de faits à éclaircir qui ne pourront être sûrs et constatés qu'au bout de plusieurs siècles d'observations et de travaux, et preuve encore plus certaine que la science n'est pas faite pour l'homme, et qu'elle ne lui est utile qu'autant qu'elle adoucit les peines de la vie, qu'elle sert de délassement des grands travaux et des grandes

p. 59.

affaires, et qu'elle contribue à nous rendre plus humains, plus tolérants, plus justes, plus doux, en un mot meilleurs que nous ne sommes.